Le R. P. Jules Decorby, 1841-1916 (946).

Le R. P. Jules DECORBY, né le 3 mai 1841, à Chandolas, diocèse de Viviers, appartenait à cette forte race du Vivarais qui se glorifie d'avoir envoyé tant de ses fils dans le champ de l'apostolat et il se range avec honneur parmi eux. Il fit son noviciat à Notre-Dame de l'Osier, en 1861, et prononça ses vœux perpétuels au Scolasticat d'Autun, le 3 mai 1863 ; c'est là aussi qu'il fut ordonné le 30 mai 1867. Il reçut aussitôt son obédience pour le Canada, qui fut pendant 49 ans le théâtre de son apostolat le plus généreux et le plus fécond.

Après avoir desservi, pendant un an, la paroisse de Saint-Norbert, à Saint-Boniface, il fut envoyé à la mission de Saint-Florent, dans la vallée de Qu'Appelle, où il passa les douze mois les plus durs de sa vie, suivant les sauvages dans leurs chasses à travers l'immensité des prairies. Son courage et son zèle furent à la hauteur des besoins ; il a décrit ces chasses des sauvages et les grandes fatigues des missionnaires qui les suivent dans des lettres très pittoresques, dont nous regrettons de ne donner qu'un court extrait : « Pendant que le chasseur court la prairie à la poursuite du buffalo, le missionnaire visite les nombreux camps d'hivernement pour le salut des âmes. En arrivant, son premier soin est de faire la revue des consciences. Puis la grande occupation est celle du catéchisme, occupation laborieuse de toutes façons, les enfants de la prairie étant loin d'avoir l'intelligence ouverte aux choses de la foi... La visite des malades est en outre une des grandes sollicitudes du missionnaire ; ce devoir prend beaucoup de temps et exige des voyages à de grandes distances. J'ai fait souvent plus de 200 milles anglais pour aller assister des mourants, le visage fouetté par la neige et au milieu des rafales. Aussi quand, les vêtements couverts de glace, après 2 ou 3 jours de marche, après avoir erré et souvent perdu sa voie, on voit enfin apparaître la ligne

des bois, on éprouve comme un sentiment de délivrance. Mais on a vite oublié ses souffrances parce qu'on prépare l'entrée du ciel à quelque moribond. »

En 1880 le P. DECORBY fut transféré à la mission de Fort Ellice, aujourd'hui Saint-Lazare, et s'y dévoua pendant 15 ans avec le même entrain et la même abnégation. Il passa alors dans le diocèse de Prince Albert et fonda, au Fort Pelley, la mission indienne de Saint-Philippe de Néri. Durant un long apostolat de 16 ans, il donna la plus vive impulsion à cette mission nouvelle, n'épargnant ni fatigues, ni voyages, se soumettant allégrement aux plus dures privations jusqu'à ce qu'il dût enfin recevoir un repos si bien mérité par tant de travaux. En 1911, il fut placé à la paroisse Saint-Laurent, où le saint ministère exigeait moins de fatigues ; il y consacra les restes de ses forces, mais au bout de 3 ans la maladie l'obligea à entrer à l'hôpital de Saint-Boniface. Quand il en sortit, son état de fatigue et son grand âge ne lui permettaient plus de reprendre le ministère et il trouva l'asile du repos au sein du Juniorat, où il résida un an seulement, jusqu'à sa mort.

Mgr TACHÉ rendait le témoignage suivant au vaillant missionnaire : « Le P. DECORBY est le plus grand voyageur de Qu'Appelle et l'on peut dire de tout l'Assiniboine ; il en a parcouru en tout sens toutes les parties et visité toutes les tribus. »

Lorsque le P. DECORBY était à la mission Saint-Lazare, le R. P. CAMPER, vicaire des missions, disait de lui : Pour visiter ses chrétiens, dispersés en 12 postes différents, il lui faut parcourir des distances depuis 10 jusqu'à 60 lieues et le ministère demande la connaissance de 8 ou 9 langues différentes.

Durant son apostolat à la mission Saint Philippe de Néri, Mgr LANGEVIN faisait de lui cet éloge : Il y a bien peu de groupes de blancs et de sauvages de toute race et de toute langue qui n'aient vu le P. DECORBY et n'aient reçu le secours de son ministère. Il parle au besoin 3 langues sauvages et 4 ou 5 langues modernes. C'est un voyageur intrépide qui brave tous les dangers et qui expose même sa vie, comme cela lui est arrivé en 1894,

lorsqu'il a été sur le point de périr de fatigue et de froid en se rendant dans une réserve sauvage. Dieu seul sait le nombre d'âmes qu'il a secourues ! De sa mission de Saint-Philippe, il va visiter des familles de métis ou de blancs, à des distances de 100 milles et plus. Il a étendu sa sollicitude non seulement à des réserves sauvages, mais encore à des groupes d'Allemands, de Français, d'Anglais, de Belges et d'autres. Il a été le premier Père de la colonie hongroise d'Hoterhaz et le fondateur de la résidence de Qu'Appelle. »

La période la plus héroïque de la vie du P. DECORBY fut celle de son séjour de 16 ans dans cette mission de Saint-Philippe. Elle avait été fondée pour enrayer l'envahissement protestant dans cette région. Au prix d'un labeur inouï, l'intrépide missionnaire construisit l'école indienne, allant lui-même dans le bois, à de grandes distances, chercher les pièces de charpente. Il éprouva toutes sortes de difficultés dans l'accomplissement de son ministère, mais il n'était pas homme à lâcher prise, malgré son apparente timidité et sa grande modestie.

Ce fut pendant cette période que le P. DECORBY entra en contact avec les Ruthènes dont il ne connaissait pas la langue. Sa charité et son zèle pour les âmes lui firent néanmoins trouver le moyen de leur faire beaucoup de bien et de conserver une foi ardente au sein de plusieurs colonies. Longtemps après son départ, ces Ruthènes demandaient encore où était le petit Père, le Starouska dans leur langue. C'était de ce nom qu'on l'appelait partout à cause de sa courte mais solide stature, et aussi par un terme affectueux qui montrait sa grande emprise sur les cœurs.

Le 27 juin 1913, le vénérable missionnaire célébra ses noces d'or de vie religieuse à Saint-Laurent. Mgr LANGEVIN tint à assister à cette fête pour rendre hommage à une vie si méritante. Il prononça un touchant sermon de circonstance, où il mit en relief la grande charité du jubilaire, sa parfaite obéissance, son inviolable fidélité au devoir et les vertus cachées qu'il avait pratiquées dans un obscur et inlassable dévouement.

Comme il a été dit, le R. P. Decorby se retira au Juniorat en 1915, et c'est là qu'après avoir édifié ses confrères durant un an, par sa régularité et sa patience dans la souffrance, il s'éteignit pieusement à l'âge de 75 ans, le 16 octobre 1916.

R. I. P.

Le R. P. François Palm, 1881-1929 (1351).

Le R. P. François Palm naquit le 19 août 1881 à Knopp, dans le diocèse de Spire (Allemagne), d'une famille profondément religieuse. Un frère plus jeune entra dans l'Ordre de Saint-Benoît et, par un hasard assez curieux, les deux frères religieux, l'Oblat de Marie Immaculée et le Bénédictin, se trouvèrent plus tard à peu de distance l'un de l'autre dans le lointain Canada, l'un, l'Oblat, dans sa mission de Grosswerder, l'autre, le Bénédictin, à l'abbaye de Muenster (Saskatchewan).

A l'âge de 14 ans, François entra au juniorat de Saint-Charles, en Hollande, et y acheva le cours régulier des études classiques. Le 14 août 1901, il prit l'habit religieux au noviciat de Saint-Gerlach et passa de là au Scolasticat de Hünfeld, où il fit les vœux perpétuels le 15 août 1903 et où il fut ordonné prêtre en 1907. L'obéissance l'envoya dans le Nord-Ouest canadien en 1908 ; il y travailla pendant 21 années quand une mort prématurée vint l'y frapper en pleine activité, le 2 janvier 1929.

Peu d'années avant son arrivée, le Nord-Ouest canadien, et en particulier la province de Saskatchewan, commencèrent à être envahis par le flot de l'immigration. L'immense prairie fut convertie en champs fertiles ; des colonies, des villages et des villes furent fondés un peu partout. Parmi ces immigrants il y avait beaucoup de catholiques de langue allemande, originaires pour la plupart des colonies allemandes du sud de la Russie, de la

Galicie et de la Yougoslavie actuelle. Pour les évangéliser, les évêques Oblats, et surtout Mgr LANGEVIN, firent appel à la province d'Allemagne qui y envoya depuis 1900 de nombreux sujets. Pour faciliter le saint ministère et pour empêcher les catholiques de se perdre au milieu des protestants, les Pères eurent l'heureuse idée de les grouper ensemble dans des districts réservés à eux seuls. C'est ainsi que se forma entre autres la colonie de Saint-Joseph au sud-ouest de Saskatoon. La pauvreté de ces colons était bien grande dans les commencements et les missionnaires partagèrent les privations de leurs ouailles.

Tel était le milieu dans lequel le P. PALM fut appelé à travailler en 1908. Il fut d'abord pendant huit mois le compagnon du P. BIGONESSE, à Battleford. Mais en mai 1909, ses supérieurs l'envoyèrent s'occuper des catholiques de Grosswerder. Il resta fidèle à ce poste pendant 20 ans et il y est mort.

Quand le Père arriva dans son district, il pouvait dire comme le Sauveur dans l'Evangile, qu'il n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Pendant sept mois, il logea chez ses paroissiens, tantôt ici, tantôt là, partageant avec eux leur pauvre morceau de pain. Tout ce qu'il trouva était une chapelle construite en mottes de gazon, œuvre des PP. SCHWEERS et FORNER. Lui-même a donné quelques détails sur ces premiers temps dans un article de revue que nous citons :

« Ma Mission de Grosswerder est dédiée à saint Antoine ; elle a été fondée en 1908, après que les colons avaient été une année sans église, leur pauvreté ne leur permettant pas de bâtir ; ce n'est qu'en 1908, quand de nouveaux immigrants vinrent renforcer la colonie, qu'on bâtit une petite église de 32 pieds sur 16. Les matériaux à bâtir ne coutèrent pas cher et étaient sous la main. On n'utilisa ni bois, ni pierres. Avec une charrue et une paire de vigoureux bœufs, on coupa le gazon de la prairie, les colons en rassemblèrent les morceaux, les posèrent l'un sur l'autre en forme de muraille et fabriquèrent ainsi une bâtisse qu'on nomma église. Pour lui donner un air plus

esthétique, on la crépit de limon et on la badigeonna à la chaux blanche. Le toit de l'église était dans le même style : les traverses étaient des peupliers abattus dans une forêt, distante de 50 kilomètres ; la toiture consistait en branches fines ou en mottes de gazon ; le plancher, c'était la terre nue. Un petit autel avec deux chandeliers minuscules et une croix bien simple, c'était toute l'ornementation de la chapelle. En fait de pauvreté, c'était bien une image fidèle de l'étable de Bethléem. »

« L'année dernière (1911), nous avons eu beaucoup de pluies et notre vieille bâtisse en mottes de terre a beaucoup souffert. Entre les murs et le toit, il y a largement de la place pour passer la main à travers. Le vent chasse la neige à l'intérieur de la chapelle, et après une tempête de neige, celle-ci s'accumule en certains endroits de l'église à une hauteur de 30 à 50 centimètres. Pour le moment tout est encore solide, parce que le froid rigoureux a changé le tout en un bloc de glace. Mais gare, si dans quelques semaines le dégel commence ! Un bon matin je trouverai peut-être les murs jonchant la terre et le toit dans les airs, appuyé sur huit poutres. »

Cette pauvreté, le P. Palm la supporta pendant des années sans se plaindre. Sa volonté de fer fit face à toutes les difficultés. Mais peu à peu la situation matérielle des colons s'améliora et ces constructions rudimentaires firent place à de vraies, de belles églises. Grâce à son savoir-fâire, son énergie et son zèle inlassable, le P. Palm bâtit, outre deux presbytères, cinq églises dans la colonie de Saint-Joseph : celle de Saint-Antoine à Grosswerder, l'ancienne église Sainte-Marie à Macklin, les églises de Saint-Pierre et de Saint-Donat, à 12 et 14 milles au sud de Macklin, et l'église Sainte-Elisabeth à Primate. Outre cela, il fut un des principaux fondateurs de l'hôpital Sainte-Elisabeth, à Macklin, dans lequel il devait finir ses jours. Un journal canadien écrit à ce propos : « Bâtir cinq églises est un gros ouvrage pour n'importe quel prêtre dans les meilleures conditions. Mais le faire dans les circonstances et au milieu des difficultés avec lesquelles le P. Palm eut à compter fut une œuvre particu-

lièrement ardue. Le P. PALM était l'homme envoyé par la divine Providence. »

Ces églises, le P. PALM les tint en bon ordre : la propreté y était exemplaire et les fleurs n'y manquaient jamais dans la belle saison. Il aurait pu avec raison s'appliquer les mots du Psalmiste : *Domine, dilexi decorem domus tuæ.*

Mais au milieu de ces travaux et sollicitudes matérielles, le vaillant missionnaire n'oublia jamais sa tâche principale : travailler au salut des âmes, bâtir le temple spirituel dans le cœur des fidèles qui lui étaient confiés. L'esprit profondément religieux qui règne dans sa mission est la meilleure preuve de son zèle apostolique. C'était le bon pasteur qui, s'oubliant lui-même, ne cherche que le bien des autres ; les paroissiens trouvaient en lui aide et conseil dans toutes leurs difficultés ; les pauvres, un vrai père. Bien qu'ils eussent apporté du vieux pays une foi très vive, ces colons n'étaient pas toujours faciles à manier et prétendaient transplanter dans ces nouveaux pays certaines ingérences dans l'administration des biens ecclésiastiques et l'organisation des paroisses, qui pouvaient avoir leur raison d'être dans leur patrie, mais qui étaient inadmissibles ici et inconciliables avec les ordonnances épiscopales. Mais notre missionnaire alla toujours droit son chemin, et son dévouement universellement reconnu lui gagna tous les cœurs ; il était l'objet d'un amour et d'une vénération universels. Quand la nouvelle de sa mort se répandit, ce fut un deuil général. « Notre Père est mort », disait-on partout.

Il contracta le germe de sa maladie au service de sa mission. Bien que déjà indisposé à la suite d'un refroidissement, il ne voulut pas laisser ses ouailles sans le service paroissial régulier pour la fête de Noël. La veille et l'avant-veille de Noël, il passa de longues heures au confessional ; le jour de Noël même, il dit encore ses trois messes, mais après la dernière il dut s'aliter pour ne plus se relever. Le 27 décembre, il y eut une petite amélioration, mais bientôt se déclara une double pneumonie. Le médecin le fit transporter à l'hôpital de Macklin

où les bonnes Sœurs l'entourèrent de tous les soins ; et comme il avait toujours été d'une santé de fer, on espérait avoir raison de sa maladie, et lui-même partageait cette espérance. Le 2 janvier cependant, son confrère, le Père MEYER, *O. M. I.*, qui l'assistait, lui fit connaître que sa situation s'aggravait. Le Père voulut aussitôt recevoir les derniers sacrements. Quand ses paroissiens connurent la gravité de son état, ils accoururent pour le voir encore une fois et quand on lui porta le saint viatique, la chambre du malade et le corridor adjacent étaient remplis de fidèles. C'était à 5 heures du soir. Le Père renouvela son oblation avec une piété édifiante. Après le souper, il se sentit très fatigué et la respiration devint plus difficile. Personne cependant ne pensait à un danger imminent. A 9 heures du soir, la Sœur vint en toute hâte appeler le P. MEYER ; le malade était à l'agonie. Il tourna encore une fois la tête vers le P. MEYER qui entra dans sa chambre et celui-ci lui dit qu'il allait lui donner une dernière absolution. On commença les prières des agonisants ; il expira dès les premières prières. Il n'avait que 47 ans.

Le lendemain, une immense procession transportait le corps du défunt de l'hôpital de Macklin à l'église Saint-Antoine de Grosswerder. C'est là qu'il repose à l'ombre de cette église qui lui avait coûté tant de labeurs, au milieu des paroissiens auxquels il avait consacré sa vie.

Pendant vingt ans, le P. PALM a vécu pour ainsi dire en solitaire dans sa mission. Tous les avantages que la vie religieuse procure à ses membres par la vie de communauté lui furent refusés. Il n'en est pas moins resté un religieux consciencieux, fidèle à sa règle et à ses vœux, aimant de tout cœur la Congrégation, s'intéressant à tout ce qui avait rapport à son développement dans le monde entier. Il était heureux de prêcher l'Evangile aux pauvres, en fils dévoué de Mgr DE MAZENOD, et il a été heureux de mourir avec la croix d'Oblat dans ses mains.

J. P.

R. I. P.